

Le vernis et la vadrouille

Marie-Josée Martel

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martel, M.-J. (2005). Le vernis et la vadrouille. *Brèves littéraires*, (71), 29–32.

MARIE-JOSÉE MARTEL

Le vernis et la vadrouille

Gustave commence vraiment à en avoir ras le bol. Jour après jour, sa vie se résume à une suite monotone de mouvements identiques et répétitifs. En avant, en arrière... en avant, en arrière... et on recommence ! Il a bien reçu la mention d'employé du mois à quelques reprises, mais à ses yeux, cela ne rachète pas les vingt-cinq années passées à s'échiner, agrippé à sa vadrouille. Il a l'impression d'avoir perdu les meilleurs moments de sa vie, noyé dans l'eau savonneuse. Pourtant, on ne l'entend jamais se plaindre de ses conditions de travail, du matériel inadéquat, de l'irrespect et du mépris dont il est victime plus que tout autre employé, dans cette enceinte reconnue parmi les hauts lieux de la culture montréalaise. Il y a d'abord les moqueries des enfants sur son aspect débraillé, moins éprouvantes toutefois que cette impression de non-existence que lui laissent les snobinards pâmés et extravagants qui se pavanent d'une galerie à l'autre, en foulant négligemment ses planchers frais lavés.

Il rumine ces sombres pensées depuis longtemps... depuis toujours. L'homme convoitait un meilleur sort, le jour de son embauche. Il avait choisi ce lieu pour sa beauté, sa lumière, les jours ensoleillés, et surtout pour profiter du bonheur de baigner tous les

jours dans la grâce d'un monde à la fois imaginé et tangible. Gustave avait une âme d'artiste, sans toutefois que le Créateur n'ait jugé bon d'étendre cet atout jusqu'à ses mains. C'est pourquoi, à défaut d'exprimer sa passion, il avait trouvé le moyen le plus susceptible, selon lui, de la nourrir de l'art des autres. En saisissant son premier plumeau, il souriait avec espoir et confiance.

Depuis, il considère que cet endroit n'a contribué qu'à accroître sa petitesse. L'art, quant à lui, s'est tu. Le Gustave au visage tourné vers les cieux a graduellement baissé le regard, jusqu'à ce que seules les bulles de savon et les carreaux du plancher envahissent son esprit. Les couleurs de Borduas se sont affadies, l'intensité de Bourgeois tamisée. Les yeux des autres, ceux qui ne le regardent pas, ont eu raison de la noblesse de son cœur. Aujourd'hui, las, lourd et gauche, il incarne parfaitement le cliché du vieux concierge transparent.

Ce matin, encore une fois, sa décision est prise. Gustave réitère pour la trois millième fois son engagement envers lui-même, sa détermination de changer le cours de sa vie. Finies les courbettes, il ne se cachera plus pour exister. Dès demain, ses droits passeront au premier plan et il les fera respecter, de la même façon qu'il prend en compte ceux des autres. Il est plus que temps qu'il mate son quotidien. « Ah ! Ils vont voir ce qu'ils vont voir ! », marmonne-t-il.

À ce moment précis, complètement plongé en lui-même, Gustave ne s'aperçoit pas qu'il vient d'éclabousser les souliers vernis d'une visiteuse.

Il aurait pourtant dû la voir, plantée qu'elle était à examiner *Nature Morte* de Suzor-Côté depuis vingt bonnes minutes.

« Hé, vieux bouc ! Tu pourrais au moins t'excuser ! », s'indigne la dame.

Gustave encaisse sans broncher les propos de la visiteuse, qui devant son immobilité le vilipende encore plus vertement. Il la compare mentalement à un colibri huppé qui aurait avalé un crapaud coassant...

« Dis donc, vieille chique molle, on ne t'a pas appris à parler ? Au lieu de rester planté là, tu devrais plutôt éponger mes souliers. Tu entendras parler de moi, espèce d'imbécile heureux ! »

Il la regarde maintenant avec un sourire béat, comme s'il se trouvait à cent lieues de l'événement. Elle a une mauvaise tête, se dit-il.

Dans le labyrinthe de son esprit vadrouilleur, il la voit, au fur et à mesure qu'elle vide son carquois en sa direction, se muter en serpent siffleur, puis en éléphant barrissant, en chimpanzé hurlant... Vraiment une mauvaise tête, pense-t-il, alors que dans son cerveau s'insinue une douleur lancinante qui lui donne le vertige.

Et cette femme qui n'arrête pas, même pour respirer, de le fustiger et de l'affubler de tous les noms.

Soudain, un déclic se produit tout au creux de son âme. Habité, transformé, il n'entend plus que son

cœur qui s'est remis à battre et ressent une étonnante harmonie intérieure. Il voit la suite au ralenti : une vadrouille plonge au fond du seau, puis prend la voie des airs, propulsée avec force pour terminer sa course sur le nez poudré de la visiteuse, médusée. Un silence monumental et grandiose s'installe autour de la ruisselante mégère.

Drapé dans sa nouvelle sérénité, Gustave se retourne et allonge son pas tranquille vers la sortie principale du Musée d'art contemporain, en sifflotant *La Marseillaise*.